

Un Cid

D'après **Pierre Corneille**

Adaptation et mise en marionnettes **Emilie Valantin**

Grammont

Du 21 au 28 mai 1997 à 20h45

Mercredi et jeudi à 19h00 - Dimanche à 18h00

Relâche lundi

Durée du spectacle : 1h15

Location-réservations

04 67 58 08 13

Bureau du Triangle - niveau bas - Montpellier

Tarifs

Général : 110Frs - Réduit : 90 Frs - Moins de 25 ans : 75 Frs - Moins de 12 ans : 45 Frs

Un Cid

d'après Pierre Corneille

Adaptation et
mise en marionnettes :

Emilie Valantin

assistée de :

Jean Sclavis

Musique :

Christian Chiron

Lumières:

Gilles Drouhard

Scénographie :

Nicolas Valantin

Réalisation du lieu scénique :

Jean-Luc Maire

Propositions musicales

et interprétations :

Christian Chiron,

Yannick Herpin

Costumes :

Chantal Nowak et

Patricia de Petiville

Sculptures des

marionnettes en glace

et études techniques :

Nicolas Valantin

Luc Chanal

Régie des marionnettes

en glace :

Yann Guenard

Son :

Gilles Richard

Co-production :

Théâtre du Fust,

Espace Malraux Scène

Nationale Chambéry-Savoie,

Festival d'Avignon,

avec le concours de

l'ADAMI.

Partenariats : Ministère de la

Culture, DRAC Rhône-

Alpes, Région Rhône-Alpes,

Conseil Général de la

Drôme, Ville de Montélimar.

avec

Laure Pierredon :

Chimène

Jean Sclavis :

Le Cid et l'Infante

Jacques Bourdat :

Le Comte et le Roi

Emilie Valantin :

Don Diègue et Elvire

Jean-Pierre Skalka :

Don Sanche et Léonor

Un Cid

« *Emanciper la marionnette donne un souci fou... parce que, bien sûr, nous continuons à la soutenir par en dessous ou par en dessus. Elle revendique son droit à l'infini : à nous de trouver comment lui laisser le premier plan dans la lumière, en la prenant avec des pincettes. Pour jouer dans la cour des grands, il lui faut de la littérature et surtout un air d'aujourd'hui : après trois petits tours salutaires dans l'histoire de l'art, elle choisit de rester figurative... »*

Emilie Valantin

Nous avons donné le titre *Un Cid* à notre spectacle, puisque c'est notre version de la tragi-comédie de Pierre Corneille réduite à 1h15 environ selon, non pas la tradition, mais l'exigence de la marionnette. Celle-ci ne saurait en effet porter, comme le comédien, tergiversations, états d'âme et récits, appelés « tunnels ».

Nous avons donc pratiqué des coupures dans toutes les tirades et même supprimé des scènes entières, surtout dans les actes III et IV.

Les vers les plus célèbres, rapprochés par les coupures, résonnent « en rafales » car ce sont ceux des scènes d'action et des moments cruciaux. La pièce gagne ainsi en densité, du moins pour la qualité d'attention aux alexandrins du spectateur d'aujourd'hui.

Nous proposons donc le plaisir des retrouvailles avec ce classique. « Une piqûre de rappel » a dit quelqu'un de notre Direction du Théâtre, mais pour certains toujours une semi-découverte. Ainsi ceux qui ont oublié ou n'ont jamais lu ou vu « *Le Cid* », remettront en place la citation dans la situation en renouant avec les personnages et leur histoire.

Voilà le premier contact avec *Un Cid*, nostalgie et patrimoine, mémoire collective, scansion, somme toute convivialité. Comme il convient de ne pas se laisser aller complètement dans ce plaisir conservateur, nous avons introduit dans notre mise en scène un prologue paradoxalement extrait d'un autre monument du patrimoine : *Le Soulier de Satin* de Claudel (le 50ème anniversaire du Festival d'Avignon justifiant ce rapprochement).

Le public ainsi mis en alerte sur l'état d'esprit de notre travail sera attentif à notre mise en scène et au travail des comédiens au-delà de l'effet dit « magique » de la glace.

Nous n'avons pas pu résister à l'envie d'introduire avant le récit du *Cid* « *Sous moi donc, cette troupe s'avance* », un autre extrait du *Soulier de Satin* qui éclaire cette affection « virile » du roi pour un jeune chevalier amoureux de Chimène. Paternalisme encore plus efficace dans le maniement des hommes que les incitations belliqueuses du vieux Don Diègue.

A la fin de la pièce, l'amour est mis en attente... Les protagonistes de l'histoire semblent trouver cette fin raisonnable ainsi que tous les spectateurs du 17ème siècle puisque, comme le dit Madelon dans *Les précieuses ridicules* :

« *On ne serait venir de but en blanc à l'union conjugale et j'ai mal au coeur de la seule vision que cela me fait* »

La pièce se termine sur un mariage différé, c'est à dire d'une façon ambiguë pour nous, spectateurs du 20ème siècle car nous restons sur l'ordre de départ de Rodrigue pour de nouveaux risques. Nous avons donc éprouvé la nécessité d'ajouter, en conclusion, à l'adresse de Chimène, une courte citation du philosophe contemporain Clément Rosset (« Le réel et son double ») qui éclaire particulièrement bien un des aspects de la mentalité baroque :

« *Le goût de la complication induit lui-même un dégoût du simple. (...)*

A l'attitude simple on préfère la manoeuvre compliquée, même si le but visé est le même, et qu'on se prépare d'ailleurs à le manquer par cet excès de complication (...) »

Cette citation pourrait également se comprendre pour notre entreprise de jouer *Le Cid* avec des marionnettes de glace !

Emilie Valantin

Un Cid

Des marionnettes en glace...

« Mais d'un corps tout de glace inutile ornement... Fer, jadis tant à craindre... Va, pour me venger, en de meilleures mains. »

Le Cid. Don Diègue. Acte I Scène 4.

Est-ce le sentiment du noble et vieux Don Diègue, qui ressent son corps raidi et glacé par les ans, qui a inspiré cette inhabituelle matière pour des marionnettes ? Est-ce le côté si éphémère du théâtre qu'il fond et disparaît aussitôt que s'éteignent les projecteurs ? Est-ce que ce sont les sensations de fragilité, de danger, de contrainte, d'élégance, de transparence, inhérentes au récit du Cid, comme à ce matériau, qui ont induit son choix ?

Toujours est-il que la glace dont sont faites les marionnettes de « UN CID », est une matière qui porte en elle toute la noblesse de l'édifiante pièce de Pierre Corneille : *Le Cid*. La glace s'est imposée comme choix esthétique dès le début du travail. Elle a tout de suite été une invitation à se protéger de la caricature, tentation permanente de la marionnette - on ne peut pas ridiculiser un personnage en glace -, et en cela, elle a conforté le choix de jouer « positivement » *Le Cid* et non pas de le parodier.

La première étape a été celle de la sculpture et de la fabrication des moules des personnages du *Cid*. Quatre ou cinq litres d'eau doivent pouvoir ensuite être coulés dans ces moules à placer (horizontalement sous peine d'inondation !) au congélateur, pour obtenir des poupées de soixante centimètres, pesant chacune quatre à cinq kilos. Il a fallu auparavant prévoir l'animation de ces sculptures,

inventer un système d'articulation compatible avec la glace, traiter les visages, qui résistaient à la caractérisation, diversifier les personnages grâce aux costumes, compenser par le style et la mobilité de la scénographie l'aspect statique des blocs de glace...

Lorsqu'on sort les marionnettes de leur congélateur, elles fument, se givrent, deviennent opaques, neigeuses, puis transparentes. Certaines se craquellent. Certaines se craquellent. Elles fondent imperceptiblement pendant le spectacle. Les personnages, aux silhouettes nettement caractérisées au début s'estompent. Les sculptures baroques se transforment en sculptures érodées, romanes ? Gothiques ? Impossibles à dater... Elles rejoignent un passé historique un peu flou et mythique comme l'est, dans nos mémoires, celui du *Cid*. Une position de bras change en fondant, un visage s'incline, la poupée se fige à nouveau, des gouttes d'eau tombent sur les visages des manipulateurs et sur le sol... La matière-glace vit sa vie, impose son rythme à côté ou en dehors du temps du spectacle. L'apparition de la marionnette en glace, dans la lumière, est à proprement parler : « magique ». En dessous, les manipulateurs, exceptionnellement à vue, semblent les servants discrets d'une nécessaire liturgie en alexandrins. Les manipulateurs ne sont pas les doubles des personnages, mais d'autres personnages, souterrains, qui, de leurs catacombes, veillent au bon déroulement des choses et n'ont, pour faire disparaître la cérémonie... qu'à laisser fondre...

Un Cid

La compagnie

Elle est dirigée par sa fondatrice Emilie Valantin depuis 1975. Elle est implantée en Rhône-Alpes et revendique clairement le titre de théâtre de marionnettes.

Le raffinement esthétique et technique sont au coeur de ses préoccupations et la virtuosité sert avant tout le sens : la place réservée aux auteurs dans le répertoire du Fust en est témoin : Maëterlinck, Léon Bloy, Gilbert Lascault, Ovide, Italo Calvino, Paul Fournel, Daniil Harms, Clément Rosset, Edmond Rostand...

Dernières créations

1995

Castelets en jardin.

textes traditionnels et contemporains. Mise en marionnettes Emilie Valantin assistée de Jean Sclavis. Coproduction Festival d'Avignon, EPPGHV, Maison des Arts de Thonon Evian.

1994

J'ai gêné et je gênerai.

d'après les textes de Daniil Harms, mise en scène Emilie Valantin. Co-production Villa Gillet Lyon

1993

La dernière nuit de Don Juan.

d'Edmond Rostand, mise en scène Emilie Valantin, coproduction Ville d'Evian, Mal de Thonon.

1992

La disparition de Pline

Spectacle en soliste d'Emilie Valantin, sur des textes de Clément Rosset, musique originale de Serge Besset, coréalisation Villa Gillet Lyon (Unité de recherche contemporaine).

Jérôme et son arbre.

film de marionnettes en décor naturel (13'), réalisation Philippe Carrèze, production A.M.P.T. Marseille.

La marionnette émancipée. film documentaire sur le « Vicomte pourfendu » (52'), réalisation Bernard Vasseur, coproduction FR3 Lyon/Le Fust

1991

Le roi Midas.

d'après les métamorphoses d'Ovide, texte Emilie Valantin, musique originale Pierre Simonet, coproduction Montélimar.

Repères biographiques

Emilie Valantin

Grâce à son père menuisier-ébéniste lyonnais, voisin d'atelier d'un sculpteur de « Guignols », Emilie Valantin utilise très tôt des marionnettes pour dire des insolences.

Hélas ! sa famille résiste et lui fait suivre des études classiques. Plus tard donc elle enseigne l'Espagnol et séjourne en Côte d'Ivoire, au Gabon et au Congo où elle étudie l'art africain. Elle revient en France en 1973 et s'initie à la sculpture, à la fabrication, à la manipulation des marionnettes. Elle participe avec « Marionnettes 65 » à la réalisation des marionnettes du spectacle *Une anémone pour Guignol* de Marcel Maréchal. Elle entre en relation avec Jean-Guy Mourguet et Paul Fournel. Elle fonde en 1975, le théâtre du Fust. Son itinéraire artistique se confond avec celui de la compagnie.

Auteur, elle écrit des textes dramatiques, originaux et adaptations, pour les marionnettes, et des scénarii de films dont : **Le précédent**, coproduit par Arkanal et Ardèche Image Production, (52').

Comédienne-manipulatrice et metteur en scène, elle signe depuis 1975, toutes les réalisations du théâtre du Fust.

Plasticienne, décoratrice, scénographe, elle invente et réalise des personnages de marionnettes. Elle est une marionnettiste au sens complet du terme, concevant l'esthétique et la construction des marionnettes en relation avec chaque texte donc chaque scénographie et chaque manipulation. Le travail vocal et l'interprétation font également partie de ses exigences artistiques. Emilie Valantin soupçonne qu'il n'y a pas de théâtre de

marionnettes pour enfants, mais plutôt du théâtre tout public, avec le devoir, surtout en marionnettes, de vigilance critique, de causticité, mais aussi de cohérence et de réflexion.

Elle cite Clément Rosset : *« Il n'y a probablement de pensée solide que dans le registre de l'impitoyable et du désespoir - disposition réfractaire à tout ce qui ressemble à de l'espoir ou de l'attente - . Tout ce qui vise à atténuer la cruauté de la vérité, à atténuer les aspérités du réel, a pour conséquence inmanquable de discréditer la plus géniale des entreprises comme la plus estimable des causes. »*

Jean Sclavis

Né lyonnais, Jean Sclavis fait ses études au Conservatoire en classes d'art dramatique et de percussions. Philippe Faure lui donne son premier rôle dans **Le jeu de l'amour et du hasard** au Théâtre de Lyon en 1986. Il a travaillé ensuite avec Jean-Paul Lucet au Théâtre des Célestins, avec Sylvie Mongin-Algan, Anne Courel et Philippe Clément dans plusieurs salles lyonnaises, avec Yves Faure au Château de Grignan.

Il rencontre Emilie Valantin au cours d'un stage et joue pour la première fois au Théâtre du Fust en 1990 dans **Le vicomte pourfendu** d'Italo Calvino.

Il est assistant sur les deux derniers spectacles du Fust. Habitué aux rôles physiques des valets de comédie : Scapin, Sganarelle, Mascarille, Arlequin, etc... Il aime, dans la manipulation, canaliser l'énergie du jeu : *« La marionnette, c'est ma camisole de force »*, dit-il à la manière de Cioran. Il sait aussi bien servir des archétypes subtils, le diable, par exemple, que des personnages séduisants du théâtre classique ou contemporain.

THEATRE

« Un Cid » d'après Pierre Corneille

Fondant

Ce sont de simples marionnettes, de frustes figurines de glace, juchées sur des cubes de bois, qui nous déclament les alexandrins les plus célèbres du théâtre français et qui se répandent en flaques héroïques, en pipi d'enfant, dans un conte de tees sergneurial. Au fil de la représentation, goutte à goutte, elles s'allègent, s'érodent, fondent, en larmes. Au salut, à la fin, estropiées, mortellement réduites, tandis qu'Émilie Valantin et les siens recueillent les fleurs et les bravos, elles résistent encore à la chaleur de l'été, elles saignent d'un liquide pâle qui coule de leurs boyaux, inutiles et vaincues, oubliées comme le toro.

Les musiciens (deux joueurs de clarinette) et les comédiens-manipulateurs sont vêtus de sombre, chats bottés, pions, reines d'une chevalerie noire : eux aussi, ils suent sang et eau sur l'échiquier de la passion, hissant ces héros qui pesent leur poids exemplaire d'amour et de dialectique, et qui lument, de tirade en tirade, et qui frissonnent d'un feu sacré dans leur armure de glace. Par endroits, on se croirait dans *Pardaillan* récité par Pagnol mais c'est bien notre cher Corneille qu'on entend, sanctifié par nos réminiscences scolaires, Corneille, auteur français de cape et d'épée, si raide, si vaillant, si sonore.

On ne peut ridiculiser un personnage de glace. Au contraire, à l'abri derrière leur marionnette, les manipulateurs assument l'excès des sentiments, la pâmoison et le panache, ils se lâchent de toute leur âme. C'est cela, un héros cornélien, quelqu'un qui n'a pas froid aux yeux, qui vous dit : « *A moi, comte, deux mots...* », et qui, à deux pas d'ici, vous

montre qui il est. Émilie Valantin a réussi à préserver cet esprit d'enfance, cette présomptueuse naïveté, ce cœur tendre et robuste, qui ignorent la morale et la psychologie d'aujourd'hui et qu'il est si difficile d'incarner sur la scène sans sombrer dans le ridicule.

Cela n'empêche pas qu'on rie, d'un très bon cœur, qu'on soit ému, devant l'énormité et la noblesse. La scène du duel entre Rodrigue et Don Gormas acquiert une intensité, une violence belle, inouïe. Ce pantin de glace qu'on précipite du haut d'une tour et qui se fracasse sur le sol en mille morceaux, ce fut le père de Chimène. L'un perd un bras, l'autre a une patte folle. Ce vieil hidalgo courbe par les ans, avec une voix de femme, qui soudain s'entle en invoquant l'honneur de sa race (« *Viens mon fils, viens mon sang...* »), c'est un magnifique Don Diegue. Et ce triste sire, qui se tord dans des apartés farceurs et qui soudain se casse en deux, victime d'une épilepsie somptueuse et héréditaire, c'est le roi de Castille. S'il n'était que député, on dirait qu'il pète les plombs.

Le père noble : « *Mais d'un corps de glace inutile ornement/Fer jadis tant à craindre...* » Et Chimène, la rude fiancée : « *Pleurez, pleurez mes yeux et fondez-vous en eau.* » Ce n'est nullement une parodie, c'est un pastiche : dans un pastiche, il faut de la sincérité, de l'amour et beaucoup d'art.

Frédéric FERNEY

Maison des Côtes-du-Rhône, à 22 h (jusqu'au 30 juillet).

AVIGNON 96
pour présenter sa vision du Cid de
Cornelle, dont elle a confié les rôles
à d'incroyables marionnettes tail-
lées dans la glace, tandis qu'elle
continue son escapade dans le ré-

pertoire contemporain avec ses sé-
duisants castelets

Ainsi fondent, fondent les marionnettes d'Emilie Valantin

Le Théâtre du Fust de Montélimar présente une version fantasque du « Cid ».
Un spectacle inouï où les figurines, sculptées dans la glace, ne vivent que le temps d'une représentation

UN CID, d'après Pierre Corneille.
CASTELETS EN JARDIN. Mise en
marionnettes : Emilie Valantin.
Avec Emilie Valantin, Jean Scia-
vis, Jacques Bourdat, Isabelle
Rouabah, Jean-Pierre Skalka, et
Christian Chiron et Yannick Her-
pin (musiciens). UN CID, Malson
des côtes-du-rhône, à 22 heures,
jusqu'au 30 juillet. CASTELETS
EN JARDIN, Jardin des Doms, à
11 heures, jusqu'au 30 juillet.
Tél : 90-14-14-14. Les 23 et 30 juil-
let, la compagnie donnera un
florilège, à minuit, à la Malson
des côtes-du-rhône.

Dimanche 21, quand la première
représentation du Cid s'est termi-
née, une petite fille est allée tou-
cher la marionnette de Chimène.
« Son cœur est froid », a-t-elle dit.
Oui, Chimène était une figurine de
glace, comme tous les autres per-
sonnages du Cid joué par le
Théâtre du Fust. Un spectacle
inouï : il met en scène des pièces de
glace articulées, qui vivent le temps
d'un soir et meurent en fondant,
lentement, sous la chaleur de la
nuit et des projecteurs. Tout
commence par la vision de plots

noirs posés sur la scène. Devant,
une statue recouverte d'un voile
noir. Habillés de costumes du
XVII^e siècle, les marionnettistes en-
filent des gants, en réchant, non
sans ironie, un prologue inspiré de
Claudel et Corneille. Puis Emilie
Valantin, l'ordonnatrice du spec-
tacle, enlève le voile et dégage une
marionnette haute comme une
poupée, brillante et translucide :
Rodrigue, bientôt rejoint par son
père Don Diegue, le roi de Castille,
Chimène, son père, Elvire et son
amoureux Don Sanche, Léonor
l'infante et sa gouvernante...

Tous ont la même taille, et
semblent sculptés dans du verre.
Effacés dans l'obscurité, les ma-
rionnettistes les manipulent en les
déplaçant sur les plots. Au début,
on se croit face à des figurines de
musée, prises par la fantaisie de
s'aimer pendant la nuit, comme
dans un conte.

LE PLAISIR D'UNE SENSATION

Mais l'illusion s'efface vite. Le
bras du roi s'affine, le jarret de Ro-
drigue pointe sous la cape, la robe
de Chimène dessine d'amples plis :
la glace fond au rythme des alexan-
dins. Tous ne seront pas dits. A la

amour ? Oui, mais de justesse. Jus-
qu'à la veille de la première du Cid,
Emilie Valantin et sa troupe
n'avaient pas pu dépasser le qua-
trième acte de la pièce. Les marion-
nettes se liquéfiaient avant. Di-

Du talent, peu d'argent

Installée à Montélimar, où elle
a été créée en 1975, la compa-
gnie de marionnettes d'Emilie
Valantin a acquis une réputa-
tion qui lui vaut des invitations
dans le monde entier. Cela ne
met pas pour autant la troupe à
l'abri des problèmes financiers.

Elle recolt 400 000 francs de
l'Etat, 50 000 francs de la ville de
Montélimar et environ
180 000 francs de la région
Rhône-Alpes. Pour la création et
l'exploitation du Cid, le Festival
d'Avignon lui a donné
400 000 francs.

manche 21, elles ont vaillamment
résisté. Au moment des saluts,
quand les manipulateurs les ont
déposées sur le sol, elles ont eu un
sursaut avant de mêler leurs pans

classique de la troupe. Là, les ma-
rionnettes n'ont rien de glacé, bien
au contraire : elles ressemblent à
des limandes humaines. Ce sont
des figures ordinaires pour des his-
toires ordinaires, puisées dans un
répertoire résolument éclectique -
Panteleimon Romanov, Paul Four-
nel, Daniel Harms, Heiner Müller,
André Frédérique, Javier Tomico ou
Emilie Valantin soi-même. Pas de
gradins, mais des chaises installées
sous les arbres : le Théâtre du Fust
respecte la tradition des marion-
nettes, aujourd'hui trop rares, qui
ont achevé des histoires sé-
culaires à travers les parcs d'Eu-
rope.

Mais elle la réactualise, en choi-
sissant des textes détestés de toute
complaisance. A travers deux
couples à la plage, une dispute sur
une place, l'empoignade de diables
écarlates ou une balade en ville, le
Théâtre du Fust dénonce, avec un
humour ravageur, la violence, la lâ-
cheté et l'hypocrisie qui tissent la
vie de tous les jours. Le public en
redemande : ce n'est pas tous les
jours que des marionnettes ne
jouent pas au Grand-Cuignol...

Brigitte Salino

EN VILLE, EN SCÈNE

Emilie Valantin

Emilie Valantin respire la malice d'une Sophie
qui aurait grandi. Elle rit beaucoup. C'est une
femme décidée, lucide et impétueuse. Fille
d'un ébéniste lyonnais, elle voulait apprendre
les beaux-arts. Elle fit une faculté d'espagnol
et enseigna en Ariège, avant de revenir en
France en 1973. Depuis, elle a fondé sa
compagnie, le Théâtre du Fust, où elle est la
fois directrice, comédienne-manipulatrice,
plasticienne, décoratrice, scénographe,
metteur en scène. Elle fouille les textes d'hier
et d'aujourd'hui pour satisfaire ses
marionnettes - impossibles et magnifiques,
parce qu'elles « n'aiment pas les états d'âme et
tirent la couverture à elles ». Ces contraintes
conviennent à Emilie Valantin : « La nécessité
matérielle d'être efficace évite de trop
s'appesantir sur soi. Parfois, cela manque au
théâtre. »

LE SOIR

« Un Cid » téméraire et éphémère à Avignon

Et Rodrigue fit fondre Chimène

AVIGNON

De notre envoyé spécial

De tous les spectacles présentés à Avignon depuis 1947, « Le Cid » mis en scène par Vilar avec Gérard Philippe, reste sans doute le symbole le plus fameux de la manifestation. Une mise en scène unanimement célébrée, un lieu magique et un acteur au sommet de son art... tout cela a transformé le spectacle en mythe du festival. En cette cinquantième édition, il

était impossible de ne pas rendre hommage à un tel monument... mais celui qui allait s'y risquer avait toutes les chances de s'y casser les dents.

Loin de la Cour d'Honneur, c'est dans la petite cour de la Maison des Côtes du Rhône que le public retrouve cette fois le héros de Corneille. Pour l'incarner, pas d'acteur vedette. Juste un petit personnage d'une quarantaine de centimètres de haut. Une marionnette. C'est en effet à Emilie Valentin que Bernard

Faivre d'Arcier a proposé de se mesurer à la légende.

CLIN D'OEIL RESPECTUEUX

L'an dernier, cette jeune femme injustement méconnue, réussissait un tour de force en faisant découvrir au public avignonnais l'univers grinçant de Daniil Harms. Par ailleurs, Emilie Valentin présentait en plein air, la série Castelets en jardin, regroupant divers textes contemporains. Ne craignant pas les

paris difficiles, Emilie Valentin s'est lancée dans l'aventure du « Cid ». Mais alors qu'on pouvait s'attendre à des marionnettes flamboyantes, richement costumées, la jeune femme a choisi une toute autre option.

Ces personnages auront bien voix humaine mais tout le reste en eux restera de glace. Au sens propre puisque Rodrigue, Chimène, Don Diègue et les autres sortent tous... du congélateur. Clin d'œil à l'histoire qui a figé une fois pour toutes l'image

du Cid. Clin d'œil à la mise en scène de Vilar puisque dans cette cour en réduction, les marionnettes évoluent sans castelet, sans décor, glissant simplement sur un ensemble de praticables noirs. Clin d'œil enfin à l'idée du souvenir avec ces personnages de glace qui fondent petit à petit en cours de représentation comme les images qui s'estompent dans notre mémoire.

Les revoici donc, les héros de cette tragédie aux accents si familiers dans une version reprenant les vers et les péripéties les plus célèbres de la pièce :

*Rodrigue as-tu du cœur ?
O rage, O désespoir...
Va ! Je ne te hais point...*

LE POIDS DU PASSÉ

Il en est plus d'un parmi les spectateurs qui murmurent ces mots à l'unisson des comédiens. Ceux-ci, à la fois manipulateurs et interprètes (ils interviennent régulièrement sur le plateau même, commentant les actes des personnages) font preuve d'un formidable talent. Mardi soir pourtant, quelques hésitations dans le texte, quelques mouvements maladroits, quelques retards de jeu venaient un peu troubler le bel ordonnancement du spectacle.

L'explication nous fut fournie à l'issue de la représentation. Le congélateur avignonnais, surpuissant, avait trop bien fait son travail et les superbes personnages sculptés par Luc Chanal et Nicolas Valentin pesaient une dizaine de kilos au lieu des quatre prévus. Le poids du passé sans doute... Impossible donc de les manipuler correctement, impossible de les porter à bout de bras durant une heure, impossible aussi d'obtenir les effets de lumière, de transparence et de dégradation prévus.

Jouer avec des marionnettes de glace constituait un pari un peu fou. Chaque soir, tout peut basculer. Impossible en effet de calculer avec précision le temps de fonte des personnages, l'effet d'un choc, la trajectoire d'un corps lorsqu'il n'est plus qu'un morceau de glace pendant lamentablement sur son armature de plastique souple. Mais ce soir-là, toutes ces impossibilités n'étaient rien face à ce poids imprévu. Philosophe, Emilie Valentin s'en amusait presque, tout en expliquant qu'elle avait dû faire appel à ses partenaires pour déplacer sa propre marionnette, trop lourde pour elle.

Les spectateurs, eux, n'y avaient vu que du feu et s'étaient émerveillés de ces statuettes cristallines, à l'élégance racée, aux drapés somptueux, évoluant dans la pénombre comme les fantômes fragiles d'un passé glorieux. Personnages de givre et de feu, pouvant se briser d'un coup sec ou se tasser lentement. Merveilleux symbole de la vanité humaine qui ne laisse derrière elle que quelques gouttes d'eau, vite évaporées.

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire... Emilie Valentin a retenu la leçon. En choisissant l'élégance et le respect plutôt que la parodie, elle fait revivre le Cid sous le ciel d'Avignon et, libérant les fantômes du passé, elle a ouvert la voie à de nouvelles envolées.

JEAN-MARIE WYNANTS

« Un cid » d'après Pierre Corneille, à la maison des Côtes du Rhône, jusqu'au 30 juillet.